



Richard commença la lecture à haute voix. — Page 277

ment que possible — car il brûlait d'envie de lire les précieux documents qu'il possédait — la capture du Résurrectionniste et la ruse qu'il avait employée pour remettre ce scélérat entre les mains de la justice.

— Je me doutais, dit-il que Tidkins, qui déjà se défiait de la probité de Banks, surveillait la négociation, et que son avarice le poussant, la défiance l'emporterait sur la prudence. Je fis part de mes projets ce matin à un officier fidèle que je connais, et Morris Benstead, qui est la personne à laquelle je fais allusion, s'introduisit dans la maison de l'entrepreneur, sous prétexte de visiter un appartement qui était à louer. Il fut à même par là d'étudier le local, et d'adopter ses mesures en conséquence. Le résultat a couronné mon entreprise, et ce profond scélérat, qui par deux fois a attenté à mes jours, et qui a commis plus de crimes qu'il n'a de cheveux sur la tête, est enfin en sûreté.

— Ah! mon bien-aimé Richard, dit Isabelle, pourquoi exposer une vie qui nous est à tous si précieuse?

— Ne me grondez pas trop, Isabelle, répondit le prince en l'embrassant tendrement. Je n'ai fait que remplir un devoir. Mais à présent permettez-moi d'étudier ces papiers, qui nous ont déjà fourni d'aussi précieux et d'aussi importantes révélations. Les membres de cet heureux cercle se serrèrent autour de la table, et Richard commença à haute voix la lecture des différentes lettres qui accompagnaient le manuscrit de la vieille femme. Mais comme son contenu ne ferait que confirmer les traits principaux de son histoire, nous nous abstenions de la raconter. Le récit lui-même éclaircirait tout.

II

RÉCIT DE LA VIEILLE.

C'était, il y a dix-sept ou dix-huit ans, que le marquis d'Holmesford, qui était un de mes visiteurs les plus assidus, vint me trouver pour m'apprendre qu'il avait aperçu une charmante jeune fille entrant dans un hôtel meublé, situé dans une rue contiguë à la mienne, et qu'il m'ordonna de prendre des renseignements sur son compte.

J'appris qu'elle se nommait Harriet Wilmot, qu'elle demeurait avec son père dans une pauvre mansarde, et qu'ils étaient bien loin d'être à l'abri du besoin. Je ne tardai pas à faire connaissance avec Harriet, et je fus la voir. Son père était atteint d'une grave maladie, ou, pour mieux dire, il se mourait sur un grabat, le cœur navré par des chagrins et des pertes occasionnées dans les affaires. Du reste, il était arrivé depuis peu de temps à Londres, avec une petite somme d'argent, qu'il avait employée à une spéculation qui avait complètement échoué. Ils étaient tous deux bien certainement dans la misère quand j'allai les voir, et comme je savais alors offrir des secours sans froisser l'amour-propre, ce sentiment si délicat, je fus considérée par la pauvre jeune fille, comme un ange envoyé par Dieu pour soulager l'infortune de son père mourant.

Le marquis fit les frais des dépenses, et j'allai les voir régulièrement tous les jours. Mon but était d'inculquer dans l'esprit d'Harriet des idées élevées de la position à laquelle elle pouvait prétendre; je lui parlai de grands seigneurs qui s'étaient épris d'amour pour de pauvres filles, et qui les avaient mariées, et comme je fournissais aussi à

Harriet des toilettes, j'avais soin qu'elles fussent de nature à éveiller chez elle des idées de coquetterie. Mais toute mon habileté échoua devant les sentiments purs de cette jeune fille. Elle m'écoutait avec respect, mais jamais avec intérêt. Elle porta les habillements que je lui donnai, parce qu'elle n'en avait pas d'autres; et au bout de peu de temps, je vis qu'il était inutile, pour le moment, d'introduire chez elle le marquis, mais telle était sa passion, que loin de se refroidir, elle ne fit, au contraire, que s'accroître.

Trois semaines après que j'eus fait la connaissance d'Harriet Wilmot son père mourut. La bourse du marquis suppléa, par mon entremise, aux frais d'un enterrement modeste; et lorsque la première semaine de deuil fut passée, je parlai à Harriet de sa position. Elle se jeta dans mes bras, m'appela sa bienfaitrice et sa seule amie; elle me remercia, pour ma bonté envers son père et envers elle, en des termes si sincères, si ardents, et d'une manière si naïve, que pour la première fois j'éprouvai un remords sur le rôle que je jouais. Harriet me déclara qu'il lui était impossible de songer à tomber à ma charge, et me pria de mettre le comble à mes bontés envers elle, en lui procurant une place, car elle était résolue d'entrer en service. Je lui répondis que je ferais ce qui serait en mon pouvoir de faire, et je partis plus qu'à moitié déterminée à satisfaire ses desirs, et à la soustraire aux poursuites du marquis, en obtenant pour elle une place par l'entremise d'un de mes fournisseurs.

Mais lorsque je revins chez moi, je trouvai le marquis qui m'attendait. Il était si prodigue et m'était si indispensable, que je n'avais pas le courage de l'offenser. En con-